

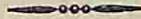


La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : **G. DEHERME**



SOMMAIRE :

- G. DEHERME *Auguste Comte et son œuvre. Le Positivisme (suite).*
- PAR TOUS *Revue des Opinions, des Faits et des Idées.*
- G. DEHERME *Les Livres qui font penser.*

Le Numéro : 0 fr. 25

PARIS

BERNARD GRASSET, ÉDITEUR

7, rue Cornelle, 7

LA
Coopération des Idées

Revue bi-mensuelle d'Education Sociale

ABONNEMENT : un an, France : 4 francs ; Etranger : 6 francs

*Adresser toutes les communications concernant
la Rédaction et l'Administration à*

M. DEHERME, Directeur, à LA SEYNE (Var)

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est **terminé** sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Etranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

*Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Etranger, 6 fr.*

Les abonnements sont reçus : 1, Rue Christine. — PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Directeur : **A. GALLOIS**

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

Auguste Comte et son œuvre

LE POSITIVISME

(Suite ¹.)

XI

LA RELIGION POSITIVE.

L'affaiblissement, peut-être prématuré, des croyances théologiques a suscité dans tout l'Occident, et particulièrement en France, plus en avance, une théorie de plus en plus dispersive et une pratique de plus en plus divergente. Quand il n'y a plus de discipline spirituelle commune, et donc aucune éducation publique possible, l'autorité temporelle se décompose aussi. C'est l'anarchie ; d'abord latente, insidieusement dissolvante ; puis patente, farouchement destructrice.

Or, nous dit Comte, dans la *Politique*, « on doit juger entièrement chimérique l'espoir que suscite une rationalité vicieuse, aspirant à la convergence sous la seule impulsion de l'esprit, sans aucune participation du cœur. Même chez ceux qui peuvent vraiment ap-

(1) Voir nos 25, 26 et 27.

précier les démonstrations, les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insubordination. Il faut donc regarder toute synthèse partielle comme tellement impossible, que le positivisme aurait fourni seulement un vain aliment à la curiosité, s'il était resté toujours à l'état philosophique sans atteindre la plénitude religieuse. La principale gravité de l'anarchie moderne consiste en ce que, malgré son caractère essentiellement intellectuel, elle a fini par altérer les sentiments. »

C'est surtout la vénération qui se perd, même dans la vie privée. « Mais la principale altération concerne la morale publique, où la solidarité n'est sentie qu'envers les rapports les plus grossiers, tandis que la continuité reste partout méconnue. Rétrogrades ou révolutionnaires, tous les Occidentaux s'accordent autant à dédaigner le passé qu'à négliger l'avenir, pour fonder la discipline pratique sur le seul antagonisme des intérêts matériels. » Même le catholicisme, si large, si humain par ailleurs, « rompt, la chaîne des temps en maudissant ses vrais ancêtres ». Seul, le positivisme, qui le continue et le complète, est *catholique* totalement, c'est-à-dire vraiment universel dans le temps comme dans l'espace. C'est seulement au positivisme « qu'il appartient d'invoquer l'ensemble des antécédents humains, parce que sa synthèse relative lui permet de les consacrer tous, comme autant d'affluents spontanés vers l'unité qu'il systématise ».

L'éducation encyclopédique « dispose à développer les conséquences au lieu de discuter les principes ». Elle aura donc pour résultat principal d'instituer cette discipline : « Quand la foi démontrable aura partout remplacé des croyances invérifiables, le sentiment ne

cessera point de compléter la raison envers la plupart des opinions admissibles, dont les preuves spéciales resteraient souvent insuffisantes, si la confiance n'y suppléait. »

Le positivisme relie et rallie en réglant. Il est donc, essentiellement, une religion. « Faire partout prévaloir les conceptions générales sur les notions spéciales et subordonner les instincts personnels aux sentiments sociaux, tels sont les deux offices, profondément connexes, que doit aujourd'hui remplir la vraie religion. » On ne saurait trop le répéter, par sa puissante systématisation universelle, le positivisme établit définitivement l'unité au dedans, l'union au dehors et la continuité dans la vie collective et individuelle. Il résout ainsi, complètement, tout le problème religieux : régler chaque nature individuelle et rallier toutes les individualités. Cette solution parfaite ne pouvait être trouvée qu'après la démonstration positiviste que la fixité et la communauté suivent des lois identiques, tout hommes différant successivement de lui-même autant qu'il diffère simultanément des autres, et la découverte de ces lois. Les religions théologiques, avec leur absolutisme fondamental, étaient condamnées à devenir insuffisantes. Elles étaient marquées pour finir après des siècles de puissance et de splendeurs ; car leurs solutions, pour bienfaisantes, progressives qu'elles aient été et admirables qu'elles seront toujours, ne purent être jamais que partielles et temporaires.

Le positivisme est la religion intégrale et définitive. Il ne tend nullement à comprimer le sentiment religieux, comme on l'a dit ; mais, au contraire, à l'exalter. Il n'abat ce qui est caduc que pour réédifier bellement ce qui ne tombera plus. En complétant la

religion, Auguste Comte, lui a fait une place et donné un rôle qu'elle n'a jamais eus, même dans les théocraties les plus énergiques.

Dans le positivisme, la religion est partout, elle absorbe tout. Toute pensée, toute action, toute affection se rapportent à ce qui nous relie dans l'espace et dans le temps. Elles en sourdent et elles y aboutissent. « La religion constitue pour l'âme, a dit Comte, un *consensus* normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. »

Le positivisme est la religion de l'Humanité. C'est-à-dire que le médium entre le monde et l'homme est désormais l'Humanité, — un être non plus fictif, comme Dieu, mais réel.

Auguste Comte nous a montré que la sociologie embrassait toutes les sciences dont elle était la raison positive et la fin : à vrai dire, il n'y a qu'une science, celle de l'Humanité, parce qu'il n'y a de science que du général. Et le plus général, pour l'homme, c'est évidemment l'Humanité. Ainsi la philosophie aboutit à la sociologie, et la sociologie à la religion.

Dans cette science des sciences, toutes les lois connues et même inconnues seront coordonnées subjectivement. Malgré l'ignorance, il faut vivre, — soit : penser, agir, aimer. La vie précède la connaissance. Auguste Comte ira même jusqu'à idéaliser l'ordre général. « Quand on renonce franchement à l'absolu, dit-il, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives ; en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics. » Il n'exclut pas le rêve, l'utopie, si efficaces dans toutes les grandes conceptions religieuses ; il se borne à les

régler et à les systématiser, en les soumettant aux conditions réelles de l'ordre naturel. « En remplaçant partout une vaine providence surnaturelle par la vraie providence humaine, dit-il, nous ne devons jamais craindre d'instituer un ordre idéal supérieur à l'ordre réel, quoique celui-ci, malgré ses imperfections, fournisse toujours la base nécessaire de nos constructions les plus hardies. »

On ne définit pas l'Humanité par l'homme, on l'entend bien ; mais l'homme par l'Humanité. Elle n'est pas tout ce qui vit actuellement, d'apparence plus ou moins humaine, elle est « l'ensemble continu des êtres convergents ». L'Humanité se compose de beaucoup plus de morts que de vivants.

Nous sommes surtout dominés par le passé, nous sommes des produits historiques. « Nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts. » Par nous, dans tout ce que nous faisons de bien, qui s'incorpore à l'Humanité, ce sont nos ancêtres qui s'expriment et agissent. Quand nous nous insurgons contre ce Grand-Être qui doit nous régir, nous rétrogradons jusqu'à la plus sauvage et la plus folle anarchie. L'intellectuel qui se révolte contre les traditions séculaires, qui prétend tirer tout de son propre fonds cérébral, c'est, dans la mesure où il y réussit, un anthropopithèque qui sait lire et écrire, qui dispose inconsciemment de toutes les puissances de la civilisation, une monstruosité.

Une civilisation n'est pas l'œuvre d'une seule génération, un miracle. Quand nous attaquons le passé, ce sont les fondations mêmes que nous minons avec une terrible inconscience. Et c'est à quoi la France s'emploie depuis plus d'un siècle!...

Ainsi donc, nous ne sommes vraiment des hommes

qu'autant que nous prolongeons l'effort de nos ancêtres et dans la mesure où nous apportons de nous-mêmes à cet ensemble continu qu'est l'Humanité. Les parasites, ceux qui vivent sur le capital amassé par le labeur des générations, la vertu, l'héroïsme, le génie des plus grands de nos ascendants, sans y rien ajouter, pas même l'exemple d'une bonne volonté, chez lesquels la sociabilité ne se manifeste que sous la pression policière et judiciaire, les « producteurs de fumier », comme disait Comte, ceux-là ne font partie de l'Humanité que durant leur inutile ou nocive existence, éphémèrement. En mourant, ils disparaissent, sans rien laisser d'eux qui les fasse revivre dans la mémoire reconnaissante de la postérité.

Pour les autres, au contraire, les bons serviteurs du Grand-Être, il y a promesse d'une survie subjective indéfinie.

Auguste Comte a tiré de cette conception élevée, très propre à susciter des dévouements et à ranimer les enthousiasmes, tout ce qu'elle peut donner. Malheureusement, il le faut reconnaître, ce qu'elle peut donner, qui est réel pourtant, n'est pas équivalent à ce qu'ont fait jaillir de l'âme les mirifiques promesses du paradis, qui sont fictives.

Le Maître lui-même n'a pas dû s'illusionner beaucoup là-dessus. Mais il s'est trouvé en face d'un fait : l'épuisement des croyances à l'au-delà, même chez les fidèles. « Dans un régime déjà fondé sur l'opinion publique, constate-t-il, où chacun aspirait davantage à revivre en autrui qu'au ciel, la certitude d'une éternelle souffrance ne pouvait arrêter l'accomplissement d'une obligation sociale. »

Le positivisme satisfait aussi, malgré son relativisme fondamental, au besoin d'absolu qui sera tou-

jours ressenti par les âmes les plus ardentes. Dieu était un absolu en soi, l'Humanité sera un absolu pour les hommes. En effet, l'Humanité est un absolu-relatif, puisque tout ce qui est humain, c'est-à-dire tout ce que nous pouvons connaître et qui peut nous servir s'y rapporte.

La religion positive n'est pas qu'une aspiration ; elle est constituée, puisqu'elle a sa providence, son culte, son dogme, son régime.

Aux providences surnaturelles périmées, elle substitue les efficaces providences humaines. Le Patriciat devient notre providence matérielle, le Sacerdoce notre providence intellectuelle, la Femme notre providence morale et le Prolétariat notre providence générale.

Le culte, c'est proprement la culture des sentiments sociaux, puisque « la religion doit surtout nous disposer et nous enseigner à vivre pour autrui ».

Le culte privé comporte « deux grandes institutions sociolâtriques, l'une relative aux vrais anges gardiens, l'autre aux neuf sacrements sociaux ». Les trois anges gardiens, « ministres et représentants du Grand-Être », sont la mère, l'épouse et la fille. La méditation et la prière sont nécessaires, trois fois par jour, au lever, au milieu de la journée et au coucher, pour exalter notre amour. « Prier, dit A. Comte, c'est tout ensemble aimer et penser si la prière reste purement mentale ; tantôt aimer en pensant et tantôt penser en aimant, suivant la disposition dominante. Mais, si la prière devient aussi orale, selon sa vraie nature, alors prier constitue à la fois aimer, penser et même agir. Ainsi, la prière purifiée offre le meilleur résumé de la vie ; et, réciproquement, la vie sous son plus noble aspect, ressemble à une longue prière. »

Neuf sacrements caractérisent le culte domestique. Ce sont : la Présentation, l'Initiation, l'Admission, la Destination, le Mariage, la Maturité, la Retraite, la Transformation, l'Incorporation. « Le sacrement est une réaction systématique de la vie publique sur la vie privée aux principales époques de notre existence par un sacerdoce organisé. »

Le culte public est concret et abstrait. Il y a donc deux calendriers qui nous rappellent les grands faits, les grandes dates, les grands types de l'Humanité que nous devons célébrer et glorifier, — et aussi les grandes forces sociales que nous devons comprendre.

Le calendrier positiviste comporte treize mois égaux de chacun vingt-huit jours, ou quatre semaines exactement ; plus un jour complémentaire consacré à la *Fête universelle des morts* et un jour additionnel, les années bissextiles, consacré à la *Fête des saintes femmes*.

Voici les treize mois du calendrier concret avec leurs quatre célébrations hebdomadaires :

1^{er} mois, MOÏSE : *La Théocratie initiale*. Numa, Boudha, Confucius, Mahomet.

2^e mois, HOMÈRE : *La Poésie ancienne*. Eschyle, Phidias, Aristophane, Virgile.

3^e mois, ARISTOTE : *La Philosophie ancienne*. Thalès, Pythagore, Socrate, Platon.

4^e mois, ARCHIMÈDE : *La Science ancienne*. Hippocrate, Apollonius, Hipparque, Pline l'Ancien.

5^e mois, CÉSAR : *La Civilisation militaire*. Thémistocle, Alexandre, Scipion, Trajan.

6^e mois, SAINT PAUL : *Le Catholicisme*. Saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet.

7^e mois, CHARLEMAGNE : *La Civilisation féodale*. Alfred, Godefroy, Innocent III, saint Louis.

8^e mois, DANTE : *L'Épopée moderne*. Aristote, Raphaël, Le Tasse, Milton.

9^e mois, GUTENBERG : *L'Industrie moderne*. Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.

10^e mois, SHAKESPEARE : *Le Drame moderne*. Calderon, Corneille, Molière, Mozart.

11^e mois, DESCARTES : *La Philosophie moderne*. Saint Thomas d'Aquin, le chancelier Bacon, Leibniz, Hume.

12^e mois, FRÉDÉRIC : *La Politique moderne*. Louis XI, Guillaume le Taciturne, Richelieu, Cromwell.

13^e mois, BICHAT : *La Science moderne*. Galilée, Newton, Lavoisier, Gall.

Le second calendrier positiviste, nous dit M. Émile Corra (*Appréciation générale du positivisme*), ayant pour objet le culte abstrait de l'Humanité ou l'idéalisation systématique de la sociabilité finale, résume en 81 fêtes annuelles la glorification de la Providence humaine, la seule que nous puissions concevoir et vénérer, sous la forme de ses liens fondamentaux : Humanité, Mariage, Paternité, Filiation, Fraternité, Domesticité ; et ses états préparatoires : Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme ; enfin de ses fonctions normales qui sont représentées par : la Femme (providence morale), le Sacerdoce (providence intellectuelle), le Patriciat (providence matérielle), le Prolétariat (providence générale).

L'art, sous toutes ses formes, devra se vouer au culte de l'Humanité. Ce noble exercice lui suggérera d'ailleurs les plus sublimes inspirations. L'art ne peut être que religieux.

Le dogme, c'est l'ensemble des connaissances positives coordonnées dans la sociologie. « Toute l'étude du dogme positif, dit Comte, conduit à conclure que notre véritable unité consiste surtout à vivre pour autrui. » Voici comment Littré, dans son livre *Conservation, Révolution, Positivisme*, l'a apprécié :

Un seul coup d'œil jeté sur ce dogme nouveau nous révèle toute la direction et tout le sens de l'histoire. Établissant toutes les conditions qui nous régissent tant du côté du monde inorganique que de celui de la vie et de la

société, ce dogme nouveau met le frein véritable, enseignant ce qui se peut et ce qui ne se peut pas dans la modification de l'ordre naturel et dans le perfectionnement de notre situation. Là se ferme la porte aux divagations révolutionnaires. Et il n'a rien de fortuit et de conventionnel, car il n'est que le sommaire philosophique, le résumé suprême, l'épanouissement religieux du travail scientifique qui se poursuit depuis l'origine des sociétés, et qui, de notre temps, illumine d'une révélation nouvelle notre passé, notre présent et notre avenir.

Le régime correspond exactement au culte. Il doit faire prévaloir dans l'existence pratique, sous la direction sacerdotale, l'unique principe de l'harmonie universelle : vivre pour autrui. Le régime, ce sont donc les règles précises qui inspirent et guident les actes personnels, domestiques et sociaux, c'est « l'ordre temporel qui s'établit sous la direction d'un ordre spirituel ».

Le positivisme est le digne continuateur du catholicisme, éducateur du monde occidental et plus particulièrement de notre France. Si celui-ci est la religion théologique qui contient le moins de surnaturel, celui-là est la philosophie qui satisfait le mieux aux besoins du cœur. En somme, le positivisme est un catholicisme plus catholicisé, c'est-à-dire plus universalisé et mis au point des exigences de la raison positive.

Quelques mois avant sa mort, dans une lettre écrite à son père, et publiée récemment par *la Revue occidentale*, Auguste Comte écrivait :

« La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs comme ses diverses préparations spontanées, encore utiles et même indispensables à l'immense majorité des âmes actuelles. Elle fait surtout apprécier le catholicisme dernier et principal précur-

seur du positivisme. Cette sympathie s'est publiquement caractérisée dans ma construction du calendrier positiviste, où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (*l'Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incomparable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine, chaque mercredi, mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie et moi savions également attacher à notre naissance catholique, qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes. »

Dans l'effrayant désordre actuel des idées, des actes et des sentiments, ces deux grandes doctrines n'ont pas à se combattre. Elles peuvent s'allier. Le positivisme ne s'adresse point aux vrais fidèles. Surtout dans sa phase militante, il ne leur donnerait pas mieux. Il ne s'adresse qu'à ceux qui gâchent une vie sans base, sans ressort, sans but, dans un décevant vagabondage mental, sentimental et moral. Dans la même lettre dont je viens de citer un long extrait, Comte disait encore : « Ma religion, ultérieurement destinée à tous, devient aujourd'hui celle de quiconque n'en peut plus avoir d'autre. » Il est arrivé même que le positivisme a servi de transition pour un complet retour à l'Église. C'est que le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme déguisent parfois une révolte inavouable contre les seules obligations morales qu'impose l'Église, non une véritable émancipation

intellectuelle. Même s'il est sincère, l'athéisme n'est qu'une forme de théologisme, moins rationnelle que l'ancienne, « puisqu'il prétend traiter les mêmes problèmes, dit Littré, sans y appliquer le seul mode que ces problèmes comportent, à savoir la supposition de volontés et d'intelligences analogues à la volonté et à l'intelligence humaine. »

En voici un curieux exemple. Un rédacteur anonyme de la revue *l'Action française* écrivait dernièrement :

C'est le positivisme qui sauvegarda en moi l'essentiel de mon catholicisme quand j'eus la regrettée sottise d'en renier l'Église et les formes. Certes, alors, je ne m'en doutai pas. Ce fut ainsi pourtant. Je le vis bien à l'aise avec laquelle je le quittai à nouveau pour revenir au culte et à l'Église catholiques... En plein positivisme je m'étais trouvé dans la situation de ce Maître [Auguste Comte] lui-même. Les soutiens indispensables et coutumiers des sacrements m'y manquaient, et aussi le point d'appui métaphysique de la prière. Le besoin que j'en avais ressenti là, l'étude consciencieuse du monde et de la société à laquelle ce besoin m'avait forcé, et l'observation fidèle qu'Auguste Comte me montrait de la partie matérielle et sensible de la création m'avaient préparé à mieux comprendre, à mieux apprécier ma religion. Et si l'on admet que ce grand Maître aime son prochain comme lui-même ; et que, *de cet amour seul* (incomplet, imparfait sans doute, mais indissolublement solidaire de l'amour de Dieu), dérivent ses tentatives et sa doctrine, — on y vérifie au bien qu'elles m'ont fait et au service qu'elles m'ont rendu, que Comte, le positiviste, mais l'homme aimant et de bonne volonté, sert mieux de chemin à la Grâce que les prédicants pharisiens, ignorants ou insincères, ironiques ou méfiants.

Ainsi, le positivisme révèle aux catholiques dévoyés leur véritable état d'esprit théologique et par là les ramène à la discipline traditionnelle. Le correspon-

nant de *l'Action française* n'a pas connu la prière ni les sacrements positivistes : il en était donc resté à la partie purement intellectuelle. C'est l'indice d'une incomplète émancipation. Mais, sans le positivisme, il ne l'eût pas reconnu et il serait devenu une épave parmi les épaves à vau-l'eau. L'Église, on le voit, peut utiliser le positivisme comme le lui conseillait F. Brunetière, — et le positivisme ne demande qu'à être utilisé. Il est sûr de l'avenir, — s'il y en a un, si les forces d'ordre nous sauvent. Or l'Église est la plus grande force d'ordre qui subsiste. On le voit, le positivisme peut aussi utiliser l'Église.

XII

LES UTOPIES POSITIVES.

Le tableau synthétique de l'avenir humain que présente le quatrième volume de la *Politique* surabonde de vues lumineuses et de prévisions surprenantes. Quelquefois aussi, les déductions sont contestables.

L'évolution humaine n'est pas aussi avancée que Comte avait pu le croire. Il y a des réactions inattendues. L'anarchie se prolonge plus qu'on ne pouvait le supposer vers 1850.

Il est certain que l'époque est excessivement lointaine où l'on divisera la planète en 500 sociocraties, gouvernées chacune par un triumvirat, voire même où l'on pourra décomposer les États européens en une grande République occidentale partagée en 60 républiques indépendantes mais ayant un même régime spirituel et où l'on pourra, conséquemment,

remplacer l'armée française par 80.000 gendarmes. La monnaie sphérique n'est pas une mesure qui s'imposera jamais. L'abandon de l'Algérie aux Arabes, en l'état actuel des choses, serait une sottise politique. La colonisation en général, si on l'entend bien, est l'action propre à aménager la planète pour une exploitation ordonnée et à préparer la diffusion universelle du positivisme.

Mais ce sont là des détails d'infime importance au regard de l'œuvre colossale de ce géant de la pensée. Je ne m'y arrête que parce que les critiques malévoles se les repassent les uns aux autres, sans avoir l'intelligente curiosité d'en savoir un peu plus. Pour la plupart des boulevardiers et des bavards de salon qui se posent pour ne rien ignorer, tout le positivisme est là. Et dans l'impuissance incurable où ils sont d'entendre et de sentir, c'est un motif à moquer. Les « utopies » religieuses sont soutenables d'ailleurs et, sans être essentielles, peuvent faire corps avec la doctrine.

Ainsi, l'incorporation au grand Fétiche que Pierre Laffitte a fort bien expliqué : « Auguste Comte admet que la philosophie doit systématiser la recherche de la fiction ou de la poésie, aussi bien que la science ; d'après cela, il considère le fétichisme, ou l'animation de toutes choses, comme un élément de toute poésie. »

La poésie, n'est-ce point l'expression et l'écho de toutes les émotions profondes ? Et sous l'empire d'une passion dominante, dans l'amour sexuel, après la perte d'un être cher, dans l'exaltation d'une joie extrême ou sous l'écrasement d'une douleur immense, ne retournons-nous point, spontanément, au fétichisme ancestral ?

Le culte de la vierge-mère a suscité quelques railleries faciles. Ce n'est qu'une sublime idéalisation de

la femme. Proudhon, qui n'était pas un mystique, admirait cette touchante conception.

Elle n'est pas absurde. La parthénogénèse est assez connue aujourd'hui, notamment par les travaux et les expériences de MM. Jacques Loeb, Morgan, Doncaster, Girard, Yves Delage, pour qu'on puisse admettre l'idée d'une femme parvenant, grâce à une surexcitation morale extraordinaire, à provoquer sans contact sexuel l'éclosion d'un germe. On a trouvé dans un kyste ovarique un fœtus tout entier. Les kystes dermoïdes se peuvent expliquer par l'autofécondation. Les docteurs Longet, Répin ont cité des faits troublants.

Le vénérable docteur Audiffrent m'assure que le Maître, dans ses derniers jours surtout, insistait sur l'importance de cette utopie et le devoir, pour ses disciples, de la propager. Dans un ouvrage non publié encore, le docteur Audiffrent s'est appliqué à y satisfaire. Il l'a fait en savant autant qu'en disciple aimant.

Quelle que soit l'opinion qu'on en garde, on ne saurait méconnaître l'élévation et la pureté de cette imagination positive.

On le voit, si génial qu'il soit, Auguste Comte reste bien un homme. Mais il a fallu qu'il se trompe parfois pour que nous nous en souvenions. C'est par ses défaillances, si rares pourtant, qu'il nous rejoint. Elles concourent donc, par là, à harmoniser une grande vie avec la grande doctrine qui proclame que le seul principe absolu est que tout est relatif.

Mais, le plus souvent, nous prenons pour rêves et erreurs le débordement d'un cœur et d'un cerveau trop pleins pour notre temps. Nous reconnaitrions là, sans doute, un fécond amour et de puissantes vé-

rités si notre entendement était plus robuste et nos élans d'âme moins médiocres...

XIII

LA MORALE POSITIVE.

Auguste Comte, a-t-on pu dire, est « ivre de morale ». Toute son œuvre est de la morale. Elle ne se propose que la connaissance de l'homme, et pour l'améliorer.

La morale positive s'est donc déjà dégagée, pour le lecteur attentif, au cours de cette trop longue étude. Ce chapitre peut être bref. Et d'autant plus que le Maître est mort avant d'avoir pu écrire le traité de morale que devaient être les tomes deuxième et troisième de la *Synthèse subjective*. A tout le moins, il en a laissé le plan que Pierre Laffitte a exécuté pour le mieux.

Voici le plan de la *Morale théorique instituant les connaissances de la nature humaine* :

Introduction. Philosophie première, philosophie seconde, morale théorique.

I. Théorie cérébrale (fonctions intérieures, fonctions extérieures, innervations).

II. Théorie du Grand Être (famille, patrie, humanité).

III. Théorie de l'unité (union, unité, continuité).

IV. Théorie vitale (existence, santé, maladie).

V. Théorie du sentiment (personnalité, sociabilité, moralité).

VI. Théorie de l'intelligence (raison abstraite, raison concrète, harmonie morale).

VII. Théorie de l'activité (pratique, philosophique, poétique).

Conclusion : Synthèse, sympathie, religion.

Et voici le plan de la *Morale pratique instituant le perfectionnement de la nature humaine* :

I. Éducation propre à la première enfance; depuis la conception jusqu'à sept ans (sous le sacrement de la *Présentation*).

II. Éducation propre à la seconde enfance; de sept ans à quatorze ans (conduisant au sacrement de l'*Initiation*).

III. Éducation propre à l'adolescence; de quatorze ans à vingt et un ans (entre l'*Initiation* et l'*Admission*).

IV. Éducation propre à la jeunesse de vingt et un ans à vingt-huit ans (entre l'*Admission* et la *Destination*).

V. Éducation propre à la virilité; de vingt-huit ans à quarante-deux ans (entre la *Destination* et la *Maturité*).

VI. Éducation propre à la maturité; de quarante-deux ans à soixante-trois ans (entre la *Maturité* et la *Retraite*).

VII. Éducation propre à la retraite; de soixante-trois ans à la mort (entre la *Retraite* et la *Transformation*).

D'abord, Auguste Comte avait fait de la morale une section de la sociologie. Plus tard, en 1848, il a reconnu qu'il convenait d'en faire une science à part, au-dessus, au sommet de sa hiérarchie. « La sociologie, dit-il, étudie la structure et l'évolution des êtres collectifs formés par l'homme. La morale étudie, au contraire, l'homme individuel, en tant que développé pour et par les êtres collectifs : famille, patrie, humanité. » Celle-ci est au-dessus de celle-là, tout en y étant subordonnée, subjectivement, comme la sociologie est surbordonnée objectivement à la biologie, la biologie à la chimie, la chimie à la physique, la physique à la mécanique et la mécanique à la mathématique.

A la morale est désormais conférée la présidence encyclopédique. Elle est la science suprême, car « la conception de l'ordre universel ne devient complète et décisive qu'en morale, où les lois inférieures se trouvent systématiquement liées aux supérieures

d'après l'entière plénitude des méthodes et des doctrines ». Les autres sciences ne sont donc que préparatoires, les échelons pour atteindre le sommet de la hiérarchie, la morale. Par là est complétée la méthode. « C'est ainsi, écrit Comte dans la *Politique*, qu'on saisit l'ensemble de la méthode positive, après avoir apprécié la déduction en mathématique, l'observation en astronomie, l'expérimentation en physique, la nomenclature en chimie, la comparaison en biologie et la filiation en sociologie. En effet, la méthode subjective, propre à la morale, constitue un septième degré, seul apte à régler tous les autres, d'après une entière coïncidence entre l'objet et le sujet, toujours séparés jusque-là, quoique de moins en moins. »

Mais qu'est-ce que cette « science des lois qui régissent les émotions, passions, désirs, etc., de l'homme considéré comme individu » va nous prescrire ? Nous le savons déjà : pour le positivisme, « la principale source de la morale sera dans l'essor à la fois spontané et systématique du sentiment social ». La morale des préceptes, celle du devoir métaphysique, « organise une sorte de mystification où la prétendue disposition permanente de chacun à diriger sa conduite d'après l'idée abstraite du devoir aboutirait à l'exploitation de l'espèce par un petit nombre d'habiles charlatans », et ce n'est jamais, au surplus, que de la méchante littérature.

La morale positive sera-t-elle donc une sorte d'utilitarisme ? Non pas. « L'utilitarisme de Helvétius, dit Comte, tend involontairement à réduire toutes les relations sociales à d'ignobles coalitions privées. » Dans le positivisme, la conduite est toujours inspirée par la sociabilité. « Ce n'est point, par exemple, d'après les avantages personnels de la tempérance,

de la chasteté, etc., que la morale positive recommande ces vertus élémentaires. Sans méconnaître leur véritable utilité individuelle, elle évite d'y trop insister, de peur d'entretenir l'habitude des calculs personnels. »

Auguste Comte n'a pas tenté, comme Nietzsche, la folle aventure de subvertir « la table des valeurs ». Il justifie toujours le bon sens, en le déployant systématiquement. Sa morale réunit tous les attributs de la spontanéité à tous les avantages de la démonstration. Elle se distingue de la morale métaphysique en ce qu'elle prend pour principe universel la prépondérance directe du sentiment social. « Elle représente le bonheur humain, tant privé que public, comme consistant surtout dans le plus grand essor possible des affections bienveillantes, qui sont à la fois les plus douces à éprouver et les seules dont l'expansion puisse être simultanée chez tous les individus. »

Ainsi, le positivisme condense tout l'art humain, c'est-à-dire la morale, dans son précepte fondamental : *vivre pour autrui*, puisque chacun ne vit que par autrui. Le positivisme a d'autres préceptes et maximes qui lui sont propres : *Vivre au grand jour* (1); — *dévouement des forts aux faibles, vénération des*

(1) A. Comte dit dans son *Catéchisme* : « Pour cacher leurs turpitudes morales, nos métaphysiciens firent prévaloir la honteuse législation qui nous interdit encore de scruter la vie privée des hommes publics. Mais le positivisme, systématisant dignement l'instinct universel, invoquera toujours la scrupuleuse appréciation de l'existence personnelle et domestique comme la meilleure garantie de la conduite sociale. Nul ne devant aspirer qu'à l'estime de ceux qui lui en inspirent, chacun ne doit pas indistinctement à tous un compte habituel de ses actions quelconques. Mais, quelque restreint que puisse devenir, en certains cas, le nombre de nos juges, il suffit qu'il en existe toujours pour que la loi de vivre au grand jour ne perde jamais son efficacité morale, en nous poussant constamment à ne rien faire qui ne soit avouable. Une telle disposition prescrit aussitôt le respect continu de la vérité et

faibles pour les forts ; — l'homme doit nourrir la femme ; — agir par affection et penser pour agir ; — savoir pour prévoir, afin de pourvoir ; — l'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but. Mais des mots ne sauraient organiser la conduite. Il y faut des forces.

« Le sentiment social même ne serait pas suffisamment efficace, lit-on dans la *Politique*, si l'opinion publique ne venait sans cesse fortifier les bonnes tendances individuelles. Le difficile triomphe de la sociabilité sur la personnalité n'exige pas seulement l'intervention continue de véritables principes généraux, aptes à dissiper toute incertitude quant à la conduite propre à chaque cas. Il réclame aussi la réaction permanente de tous sur chacun, soit pour comprimer les impulsions égoïstes, soit pour stimuler les affections sympathiques. Sans cette universelle coopération, le sentiment et la raison se trouveraient presque toujours insuffisants, tant notre chétive nature tend à faire prévaloir les instincts personnels. »

Le relativisme positiviste, contrairement à l'absolutisme métaphysique et révolutionnaire, substitue toujours les devoirs aux droits. On n'a que le droit de faire son devoir. C'est, en toute occurrence, subordonner l'égoïsme à l'altruisme. Ce n'est pas refuser son jeu à l'égoïsme : en voulant faire l'ange, on ferait la bête. On peut améliorer l'homme, on ne le transforme point. Les remarques de Comte, là-dessus, sont d'une psychologie pénétrante. Sa connaissance du cœur humain autant que celle de la structure sociale lui ont permis de dresser un tableau systéma-

le scrupuleux accomplissement des promesses quelconques. Ce double devoir général, dignement introduit au moyen âge, résume toute la morale publique. »

tique de l'âme auquel il n'y a rien à reprendre. Il répartit en trois groupes les fonctions de l'âme : cœur, esprit, caractère. Le cœur propulse, l'esprit éclaire, le caractère réalise.

Faire prévaloir le cœur sur l'esprit, la sociabilité sur la personnalité, développer l'affection, voilà où tend cette discipline. C'est dire quel rôle éminent est assigné à la femme en particulier et au prolétaire en général. La femme devient vraiment notre providence morale et le prolétariat notre providence générale. Les féministes et les socialistes qui ne visent qu'à confondre les fonctions en promettant à la femme et au prolétaire une participation intellectuelle et matérielle ne leur proposent en réalité qu'une rétrogradation et une déchéance, puisque c'est l'amour qui prime la pensée et l'action.

J'ai dit que le positivisme présentait l'équivalent des sanctions ultra-vitales dans la vie subjective de l'incorporation à l'Humanité. Il en est d'autres plus immédiates, et par là plus énergiques peut-être, ce sont celles d'une opinion publique fortement organisée par l'approbation, la remontrance domestique, le blâme public, l'excommunication sociale temporaire ou perpétuelle.

D'où un catéchisme très simple, très clair, qu'il convient de résumer.

Le devoir, « c'est la fonction accomplie par un organe libre, d'où il résulte que, dans la vie sociale, il y a autant de fonctions que d'organes, et que tout citoyen est un fonctionnaire public ».

Les devoirs de l'homme vis-à-vis de lui-même sont « de perfectionner son cœur, son intelligence, son caractère, en réprimant ses sentiments égoïstes et en stimulant ses sentiments sociaux ».

La destination de la vie humaine, « c'est de connaître, d'aimer et de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité ».

La Famille, « c'est le concours d'un certain nombre d'êtres se dégageant de leur personnalité pour s'élever à la sociabilité, par la vénération des ancêtres, l'attachement des égaux, la protection des descendants, en se soutenant et s'aidant dans les difficultés de la vie ».

La Patrie, « c'est la réunion d'un certain nombre de familles résidant dans un lieu déterminé de la planète, et travaillant d'après la tradition de leurs prédécesseurs dans l'intérêt de leurs successeurs ».

L'Humanité, « c'est l'ensemble continu des êtres dont toutes les facultés convergent vers le bien général, ce qui exclut du rang d'homme les oisifs, les parasites et les scélérats ».

On voit que la religion de l'Humanité n'implique point l'imbécile humanitarisme des apôtres plus ou moins sincères et éclairés de la confusion universelle. La religion idéalise, mais la politique tient compte des réalités présentes. Auguste Comte n'a pas omis le culte de la Patrie, non plus que celui de la Famille. De même que les devoirs envers la Patrie ne dispensent point des devoirs envers la Famille, de même les devoirs envers l'Humanité ne nous dégagent point des devoirs plus pressants envers la Patrie. On ne peut espérer être incorporé, pour la vie subjective, à l'Humanité qu'autant qu'on a bien servi la Famille et la Patrie dans sa vie objective. Le positivisme ne fournit aucun prétexte à l'égoïsme.

Le rôle de la morale dans la politique est d'ailleurs prépondérant. Après la révolution de 1848, Auguste Comte écrivait : « Aux yeux de la Société positiviste, l'organisation normale de l'industrie moderne exige

d'abord la reconstruction des opinions et des mœurs, d'après la libre adoption d'une doctrine universelle, propre à régénérer l'éducation générale, et à faire surgir, dans tout l'Occident, une nouvelle autorité spirituelle, arbitre des conflits industriels. Les graves perturbations pratiques récemment suscitées, en France, pas une tendance métaphysique à prescrire légalement ce qui doit être surtout réglé moralement, nous ont spécialement confirmés dans cette conviction fondamentale. »

La culture individuelle a été surtout l'œuvre du paganisme, la culture domestique celle du catholicisme, on peut dire que la culture sociale revient au positivisme.

C'est le couronnement de toute notre morale, a dit Littré (*Conservation, Révolution, Positivisme*). La morale théologique a formé dans l'âge païen les héros et les sages, dans l'âge catholique les saints, les pieuses femmes et le vrai mariage. Mais elle trébuche aujourd'hui devant la tâche sociale qui échoit au pouvoir spirituel. Fonder la morale sociale et conserver la doctrine théologique est impraticable; car la doctrine soulevant l'indomptable insurrection de l'esprit moderne, le cœur n'a jamais permission de prendre son légitime ascendant. L'Humanité concilie ces dissidences, qui, sans elle, demeureraient à jamais inconciliables. Devant elle, qui est la vérité même, l'esprit s'incline sans s'humilier, accepte un joug qu'il reconnaît salutaire et se plaît à obéir. Alors on peut donner, sans crainte de provoquer l'insurrection intellectuelle, pleine carrière à tous les sentiments d'amour et de bienveillance, de dévouement et de fraternité, de reconnaissance et de pitié, sans lesquels la société ne pourrait se réorganiser. Ames tendres, qui aimez à vous plonger dans les douceurs profondes d'une tendresse désintéressée, tournez les yeux vers cet idéal: l'Humanité vous promet comme récompense suprême le bonheur de la servir. Pauvres, qui portez péniblement le poids de votre misère, l'Humanité a travaillé

à rendre votre sort moins dur, à vous affranchir en s'affranchissant, à vous racheter en se rachetant. Et vous, riches, qu'au sein du bien-être attriste plus d'une fois, quoi qu'on dise, le souci de la souffrance d'autrui, ne craignez pas d'être bannis de son royaume : l'Humanité saura rendre votre richesse la plus précieuse pour vous en la rendant plus fructueuse pour les autres.

M. Émile Faguet a cru élever des objections embarrassantes en faisant remarquer, à propos de la morale positive, que « la nature est immorale, l'histoire immorale »; que « la vie de société affine l'esprit et corrompt le cœur ». Ici, M. Faguet s'égare, en confondant la réalité sociale avec les simulacres mondains; là, il fait de la métaphysique. D'ailleurs, il ajoute : « Dieu permette que tous les hommes arrivent seulement au niveau moral que la morale de Comte établit ! mais encore ce n'est pas un niveau bien élevé. » Il est bien vrai que le Maître ne s'est pas soucié de la moralité qu'on peut imaginer seulement, non plus que des paradis prestigieux qu'on peut évoquer; mais de la moralité que notre espèce peut réaliser, qu'il est désirable qu'elle réalise, et de l'ordre social possible. « Se résigner noblement à tous les maux insurmontables et intervenir, avec une sage énergie, dans tous les cas modifiables : tel est le caractère pratique de l'existence positiviste, individuelle ou collective. » Il se peut que cette réalité émouvante ne satisfasse point l'intellectuel qui rêve au coin de son feu : l'humanité qui vit, c'est-à-dire qui pense, qui agit et qui aime, l'appréciera mieux.

Pour la France seulement, on peut assurer qu'elle reprendrait vite son rang à la tête des nations si nos concitoyens, et surtout les dirigeants, s'appliquaient,

spontanément ou sous l'impulsion d'une puissance morale organisée, à vivre pour autrui, au grand jour.

Il me reste à conclure.

G. DEHERME.

(*A suivre.*)

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

LES FAILLITES

En 1907, il y avait eu 1.225 déclarations de faillites, et l'on s'en était alarmé; l'année 1908, qui vient de finir, en a compté 1.441. Soit 216 en plus.

Les avertissements ne nous manquent point.

LA DOT AGRAIRE

La commune de Fort-Mardick, près Dunkerque, a conservé une de ces coutumes qui faisaient la prospérité de l'ancienne France. Chaque habitant qui se marie reçoit, en usufruit, 24 ares de terrain. Cela suffit pour retenir les gens au pays, les inviter à se marier tôt et à avoir beaucoup d'enfants. La population est joyeuse et saine. Elle est assurée contre tous les risques sociaux, et chaque famille a son foyer.

Ce serait un système à généraliser en France, pour le million de familles rurales pauvres qu'on y compte. Il faudrait seulement une surface égale à celle du département de la Seine, soit un territoire de 40 kilomètres de rayon, bien entendu distribué par portions dans toutes les communes. Cela coûterait beaucoup moins cher que toutes les assistances, hospitalisations et retraites, et serait vraiment efficace contre le paupérisme, la criminalité des villes, le

fonctionnarisme, la dépopulation, voire l'alcoolisme, la syphilis et la tuberculose...

Mais on peut être assuré qu'il ne sera rien tenté en ce sens. Les coutumes de Fort-Mardick sont bien plus anciennes que notre régime électoral. Aujourd'hui, on ne les laisserait pas s'établir. Peut-être même la publicité qu'on leur a faites leur seront-elles fatales. On sait que les biens communaux tendent plutôt à disparaître, et ce n'est point spontanément. Les politiciens ont besoin, pour se maintenir au pouvoir, d'électeurs dissociés, vivant de mendicité légale, quémandeurs de sportules.

PAR TOUS.

Les Livres qui font penser

L'Action française et l'Idée chrétienne, par A. LUGAN, 3 fr. (Bloud, éd., 7, place Saint-Sulpice). — Le positivisme se tient si bien par toutes ses parties qu'il ne supporte point d'être discuté sans avoir été étudié.

M. Lugan prend le scientifique spécialiste et matérialiste Jules Soury pour un positiviste. Le positivisme, qui continue le catholicisme, est le contraire du matérialisme, du scientisme et de l'athéisme. Jules Soury vient de m'écrire, précisément, que le positivisme et son immortel fondateur lui font « horreur », — ce dont je me doutais un peu. Comte est un maître difficile. Je me suis aperçu aussi que cette « horreur » va jusqu'à se refuser de rien connaître de ce qui en est l'objet.

M. Lugan cite tranquillement le « Système de politique positiviste », ce qui, à la rigueur, peut passer pour une coquille typographique. Les typos anonymes ont bon dos. Mais l'auteur nous apprend, en outre, que « tout est relatif, voilà le seul principe absolu » est une formule « développée par Comte dans la 2^e partie du 3^e volume de *l'Industrie* »

— qui n'a jamais été écrit. Comte avait bien pensé à une *Théorie de l'Industrie, ou réaction systématique de l'Humanité sur la planète* ; mais la mort l'a empêché de réaliser son dessein. C'est Pierre Laffitte qui y a suppléé par ses leçons au Collège de France, de 1888 à 1889.

M. Lugan ignore tout du positivisme. On s'explique donc qu'il puisse prononcer, sans mauvaise foi, avec une assurance déconcertante : « Nous n'ignorons pas (?...) qu'à la fin de sa vie le fondateur du positivisme essaya d'ajouter, à sa construction, le couronnement d'une morale », puis présenter le positivisme comme amoral, affirmer qu'il exclut de la politique le point de vue moral, etc... On ne saurait se tromper plus lourdement, plus scandaleusement. C'est la mésaventure qui attend justement tous ceux qui auront l'outrecuidance de juger du positivisme sans le mieux connaître.

A travers le positivisme, l'auteur s'est proposé d'atteindre les gens et les idées de *l'Action française*. Là il est mieux à l'aise, et ses critiques, du point de vue de la morale évangélique et de la croyance chrétienne, où il se place, ne manquent point de force. Mais j'imagine, tout de même, que M. Maurras et ses amis ont de quoi lui répondre.

Il y a ceci, néanmoins. Le positivisme peut et doit s'allier au catholicisme, mais précisément parce qu'il en diffère. Le catholicisme athée que dénonce l'auteur est certainement une sottise. Le catholicisme ne peut être que théologique.

Éliminer Dieu, que l'intelligence ni le sentiment ne peuvent plus accepter, pour conserver seulement la force sociale que représente l'Église, c'est d'abord froisser les vraies croyances, les désenlacer, et c'est aussi raser Samson. Laissons l'Église aux fidèles. Pour les incrédules, il y a le positivisme. Il satisfait à tous nos besoins de sentiment, il peut représenter les forces sociales de l'Église, avec tous les développements que comportent une mentalité plus étendue et une socialité plus complexe.

La différence essentielle de l'esprit positif et de l'esprit théologique et métaphysique est bien marquée par ces lignes : « La personne humaine est antérieure à la société et en un sens à la famille. Elle a une valeur absolue et indépendante, puisque sa fin dépasse les fins de la famille

et de la société qui ne lui sont qu'un moyen. Elles ne sauraient donc ni produire ni absorber les droits primordiaux de l'individu. » Évidemment, ce sont là des « nuées », comme on dit à l'*Action française*, surtout des erreurs sociologiques énormes. Mais le positivisme seul, avec son relativisme essentiel, y peut échapper, en substituant partout la loi à la cause première, le devoir au droit.

Il faut donc opter. La croyance au surnaturel n'est pas un fait de volonté, non plus que de nécessité politique. C'est un état de l'esprit.

Ce livre est écrit avec talent, par un dialecticien exercé.

Notre service d'enseignement en Afrique occidentale française, par L. VERNOCHET. (A. Colin, éd., 5, rue de Mézières). — L'auteur, inspecteur de l'enseignement au Haut Sénégal et Niger, est bien documenté. Sa monographie, concise et substantielle, intéressera donc ceux qui veulent se rendre compte de notre effort colonisateur en Afrique occidentale française.

P.-J. Proudhon, par ÉDOUARD DROZ, 3 fr. 50, (Librairie de *Pages libres*, 17, rue Séguier). — Proudhon est un monument de la pensée sociale au dix-neuvième siècle. Pour ma part, je l'ai lu passionnément. Il dépasse Karl Marx de toute sa clarté française, malgré son hégélianisme ; de tout son cœur de plébéien, malgré sa rudesse. Le socialisme eût gagné beaucoup à s'inspirer un peu moins de Karl Marx et un peu plus de P.-J. Proudhon.

Quoique le mouvement syndicaliste actuel semble marquer un retour à Proudhon, il est loin d'être complet, et surtout par où il faudrait. « Le syndicalisme, dit M. Droz, et en général le socialisme français, ont du chemin à faire pour rejoindre, sur la route de la justice, la philosophie morale de Proudhon. » En effet, celui-ci ne laisserait point que d'être « surpris, alarmé, indigné par une certaine entente de la grève générale, par certaines modalités de l'action directe ». Et comme ce n'était point un parlementaire ni un unifié comme M. Jaurès, il eût exprimé avec force ses sentiments sur la sottise et la vilénie du sabotage, de l'antipatriotisme, de l'amour libre et des pratiques néo-malthusiennes, trop en faveur dans les bourses du travail. « Pour nos mœurs actuelles, c'est un profes-

seur de morale bien rude et bien exigeant que Proudhon. » On nous avertit qu'il eût « évolué ». Oui, sans doute. Mais il y a des raisons de penser qu'il se fût modifié surtout dans un sens de plus en plus organique, voire de plus en plus positiviste. Il ne fut destructeur que parce qu'on l'empêchait de construire. C'était un esprit qui se perfectionnait sans cesse. Il ne voulait être qu'un éducateur, et d'abord de soi-même.

L'homme, par la pureté de sa vie, l'acceptation magnifique de la pauvreté, son amour social, valait l'écrivain, qui était parmi les premiers du siècle.

Il ne lui a manqué que la forte discipline positiviste pour être tout ce qu'il eût pu être. Les circonstances emportaient sa vie dans un tourbillon de travail acharné et d'agitations étourdissantes, et c'est ce qui l'a empêché d'aller au positivisme. Mais, d'intuition, il admirait Auguste Comte, et, quoique malade, il assista aux obsèques du Maître.

Après avoir donné un aperçu de l'œuvre philosophique et sociale de Proudhon, l'auteur présente un résumé de son idéal social. Il n'est pas sans intérêt de le comparer aux promesses ignobles du socialisme électoral et démagogique qui sévit aujourd'hui :

« Tel est donc l'idéal de Proudhon, dit-il : une collectivité de petits propriétaires et d'ouvriers, individuellement libres et socialement unis par une réciprocité de services, échangeant leurs produits selon la justice, c'est-à-dire au juste prix, travaillant tous et retirant tous le produit exact de leur travail, produit proportionnel à leur production respective, donc inégal encore, mais approximant de plus en plus l'égalité, au fur et à mesure qu'un large enseignement pratique et théorique, également dispensé à tous, achemine vers l'égalité les intelligences, et que la responsabilité du travailleur lui enseigne l'avantage, en même temps que la dignité, du travail régulier et consciencieux ; dans cette société où la science assurera l'existence, tandis qu'un art naturel et sain l'embellira, la Justice naîtra nécessairement d'une économie juste ; la famille redeviendra l'institution sainte qu'elle a été dans les premiers siècles de Rome ; l'atelier, noyau et modèle de la société, sera un foyer de savoir, d'adresse, de coopération libre et

d'égalité progressive ; plus de gouvernement, du moins plus d'autorité dans le gouvernement ; le contrat réglera toutes les transactions des hommes ; le paupérisme étant mort, plus de lutte pour la vie entre les individus, les familles, les classes, les cités, les peuples : la communion universelle, l'unification du genre humain ; alors pourra s'épanouir la dernière fleur d'une société juste, la fraternité, que seule une folle utopie pouvait prétendre cultiver dans le régime unique où les institutions et les usages, sous l'empire d'une fausse économie, tendaient à opposer l'homme à l'homme, comme une proie à exploiter sans merci, à l'abri des lois et coutumes. »

Ce qui restera de Proudhon, outre sa véhémence critique de la tyrannie gouvernementale, de l'exploitation capitaliste et de la niaiserie démagogique, ce sont surtout ses efforts « démopédiques », ses idées morales, toujours saines, parfois sublimes, *l'euthanasie*, par exemple, enfin ses généreuses aspirations vers un ordre social supérieur, qu'il n'a pu concevoir comme Auguste Comte, mais qu'il a pressenti.

Le petit livre de M. Édouard Droz est bien fait pour inspirer au lecteur le désir de mieux connaître encore, par ses propres œuvres, la plus noble figure du socialisme, le plus solide penseur socialiste, le plus vigoureux critique politique du siècle.

Les Synesthésies, par HENRY LAURES, 1 fr. 50 (Bloud, éd.) — Les synesthésies sont « des phénomènes d'association entre plusieurs sensations d'ordres différents dont l'une, seulement, est d'origine objective ». Ainsi l'audition colorée, qui est le plus simple, jusqu'aux « correspondances que le sujet établit entre des données sensorielles d'ordres différents, ayant une analogie dans leurs caractères émotionnels », qui est le plus complexe.

L'auteur reconnaît une « différence assez profonde » entre ces deux catégories. Les premiers auraient une explication purement physiologique, les autres relèveraient surtout de la psychologie.

La Guerre inutile, par J. LE MAZURIER, 1 fr. (Marcel Rivière, éd., 31, rue Jacob). Ce sont les peuples qui ont

le mieux fait la guerre qui ont été les plus grands. La guerre n'est donc pas inutile. Elle est un mal, certes. Mais elle nous préserve peut-être d'un mal plus grand, qui est la décomposition sociale.

Voici des pages intéressantes. A la veille d'une conflagration générale, il faut les lire. Elles ne changeront rien au destin ; mais elles éclairent quelques idées.

« On sait depuis l'affaire Schnœbelé, dit l'auteur, que les peuples avertis ne se battent plus. » Si nous faillimes avoir la guerre, après le coup de surprise de Tanger, « à propos du litige de Casabianca, le public franco-allemand, informé, s'était mis d'accord bien avant que les Cabinets eussent fini d'ergoter ».

Maintenant, « la vieille méthode cachottière est remise en honneur », et c'est de cela qu'il y a lieu de s'inquiéter.

Tous les problèmes européens sont mûrs pour la solution du canon. « On a l'impression de devoir assister à un bilan général de l'histoire et des civilisations. Disons presque une liquidation, sinon banqueroute, car il y aura beaucoup de casse. »

La menace constante de la guerre semble même une nécessité, pour ne pas dire un moyen de gouvernement. « Le danger de la guerre est le seul ciment de l'unité allemande, et la Prusse est forcée de l'entretenir. » N'est-ce point aussi, dans notre chaos d'anarchie, le seul ciment social qui nous agrège ? Mais il y a l'Asie qui gronde. « L'Europe n'est plus seule et elle n'a plus le droit ni le pouvoir de s'affaiblir, comme dans la guerre de Trente Ans. » Sans doute ; mais ce n'est pas ce qui démontre la guerre inutile. Au contraire. Les guerres entre nations blanches ne sont que des églogues au regard du heurt formidable des jaunes contre blancs dont les atrocités de Port-Arthur, de Moukden et Tsoushima ne sont que de timides préludes.

Pour M. Le Mazurier, le danger le plus pressant est dans l'antagonisme anglo-allemand. Il nous dit pourtant que ces deux nations et l'Europe entière n'ont rien à gagner à la guerre.

Pour l'éviter, il nous propose ceci. « Loin de s'exposer à étouffer des foyers de production comme l'Angleterre ou l'Allemagne, il faut agrandir l'aire accessible de la con-

sommation. Cela ne peut avoir qu'une formule : *proclamer toutes les colonies européennes, bien commun de l'Europe.* » Et l'auteur invite la France à donner l'exemple généreusement. Aussitôt, « les plus pauvres l'imitent et les plus riches sont entraînées. » Pour ma part, j'en doute. Je dirais volontiers, comme le comte d'Auteroche à Fontenoy, mais mieux à propos : « Après vous, Messieurs les Anglais... »

En conséquence, l'auteur prévoit « un Parlement colonial européen institué à Paris ». Ce serait l'amorce d'une constitution plus complète et définitive des États-Unis d'Europe.

On y viendra, certes ; mais nous n'y sommes pas. En tout cas, M. Le Mazurier peut être assuré, si intelligent que soit son expédient, qu'il y faut plus : sinon une régénération mentale et morale de la politique européenne par une grande doctrine religieuse comme le positivisme, du moins, provisoirement, un intérêt supérieur pour toute la civilisation occidentale aux intérêts nationaux antagoniques. En d'autres termes, ce n'est point par un vague désir de pacification que les États-Unis d'Europe se constitueront, mais par l'obligation de se défendre contre l'invasion asiatique. Et c'est ce qui démontre encore l'utilité de la guerre.

La Dépopulation de la France. Ses causes, ses effets et ses remèdes, par ARSÈNE THÉVENOT, 0 fr. 50. — L'auteur se borne à constater le mal, particulièrement ressenti dans les campagnes, et à nous faire remarquer qu'il croît avec l'affaiblissement des sentiments religieux. C'est poser la question seulement.

La Psychothérapie graphique. Son importance dans le traitement des psycho-névroses, par le docteur BÉRILLON, 0 fr. 50 (*Revue de l'Hypnotisme*, 4, rue Castellane). — L'auteur indique un mode de traitement des psychonévroses par des exercices d'écriture appliquée.

G. DEHERME.

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

Bernard GRASSET, Éditeur

7, rue Corneille, 7. — PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

- EMILE BAUMANN. — *L'Immolé*, roman, un vol. in-16, prix . . . 3 50
- CLAUDE LORRIS. — *Les Nuages s'amoncellent*, roman, un vol.
in-16, prix 3 50
- CONSTANTIN PHOTIADÈS. — *Les Hauts et les Bas*, roman, un vol.
in-16, prix. 3 50
- LÉON LAFAGE. — *La Chèvre de Pescadoire* (4^e édit.), recueil de
nouvelles, un vol. in-16, prix 3 50
- ANDRÉ TUDESQ. — *Les Magots d'Occident*, recueil de nouvelles,
un vol, in-16, prix 3 50
-

**BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE SCIENCE
ET DE DROIT**

- D^r GRASSET. — *La Responsabilité des criminels*, un vol. in-16,
prix 3 50
-

VIENT DE PARAÎTRE :

AUGUSTE COMTE

Discours sur l'ensemble du Positivisme

**Édition du Cinquantenaire, avec notes, sous-titres et table analytique,
1 vol. de 425 pages. 3 fr. 50**

A LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE

2, rue Antoine-Dubois, PARIS

Bernard GRASSET, Éditeur
7, rue Corneille, 7. — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

La Démocratie Vivante

PAR **GEORGES DEHERME**

(1 vol. in-8 carré de 400 pages. — Prix : 4 fr. 50 ; franco : 5 fr.)

BLOUD & C^{ie}, Editeurs

7, Place Saint-Sulpice — PARIS (TÉL. 722-99)

L'Afrique Occidentale FRANÇAISE

ACTION POLITIQUE

ACTION ÉCONOMIQUE

ACTION SOCIALE

Par **GEORGES DEHERME**

(1 vol. in-8 carré de 528 pages. — Prix : 6 fr. ; franco 6 fr. 60)

TOURS. — IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}